



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző:

Cím: *La misère à Budapest*

Forrás: *Croix*

Paris
(Hely)

1922. 4. 6.
(Idő)

(Köt. v. füz.) (Oldal)

Osztályozás

Tárgy *361.1*

Hely

Idő *1922*

Személy

Helyzám

La misère à Budapest

Peu à peu la capitale hongroise, où la vie était jadis si bon marché, est plongée dans la même misère noire que « Vienne-la-Joyeuse ». La faim, cet hôte invisible, rôde par toutes les rues, elle quitte les quartiers pauvres où son œuvre est achevée, se faufille dans les maisons bourgeoises, frôle les palais, pénètre dans les foyers autrefois aisés et s'assied à toutes les tables.

Le promeneur étranger non prévenu, le touriste qui admire les monuments somptueux de la ville, les spéculateurs occupés à s'enrichir, ne s'aperçoivent de rien ou font semblant de ne rien voir, et pourtant, chaque jour, bien des gens avancent à pas chancelants, l'œil hagard, puis s'arrêtent pour s'appuyer un moment à quelque mur, et repartent en titubant pour choir sur le pavé un peu plus loin. Ce ne sont pas des ivrognes qui ont trop bu, mais des malheureux qui n'ont pas assez mangé.

Les hommes charitables, les âmes chrétiennes, toujours à la recherche de quelque misère à soulager ont remarqué, il y a longtemps, cet hôte invisible qui ravage Budapest et qui, sans distinction, couche hommes, femmes, enfants, vieillards dans la tombe. Ils se sont émus à juste titre et ont donné et donnent encore leur obole pour soulager cette misère. Le pape Benoît XV, puis son successeur, ont été les premiers à l'apercevoir et ont fait des dons généreux pour sauver les malheureuses victimes que torture la faim. Par l'intermédiaire de Mgr Schioppa, nonce apostolique, et du prince-primat Csernoch, ils ont fait distribuer des sommes considérables parmi les pauvres de la ville. Les religieuses françaises, la Croix-Rouge de Genève, la Croix-Rouge américaine et les

œuvres philanthropiques hongroises ont joint leurs efforts pour chasser l'hôte invisible et arrêter son œuvre funeste; mais, jusqu'à présent, ils n'y ont pas réussi. La faim, la maladie, le froid continuent à ravager la population de cette ville qui, en 1918, comptait presque un million d'habitants et qui n'en compte plus que 300 000 environ, malgré l'apport des étrangers revenus après la paix et des milliers de réfugiés hongrois chassés des territoires de la Hongrie occupés par les Serbes, les Tchèques et les Roumains. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une seule ville où la mortalité serait supérieure à celle de Budapest à l'heure présente. Elle est plus grande même qu'à Vienne. La mortalité infantile est encore plus forte. En 1921, sur 220 000 nouveau-nés, 170 000 sont morts en bas âge.

La lutte contre « l'hôte invisible »

Un des hommes qui combat le plus énergiquement la misère est le député chrétien socialiste : Charles Huszar. Il ne cesse d'attirer l'attention de la société hongroise sur cette plaie qui s'élargit de plus en plus et qui risque de causer la ruine de toute une génération tout au moins. Sous son influence, des œuvres philanthropiques multiples se sont fondées lesquelles s'évertuent à trouver un remède au cancer qui ronge la ville. Récemment, il eut l'idée d'organiser une réunion appelée la « soirée de l'hôte invisible ». Il obtint à cet effet des locaux dans le somptueux palais du Parlement, et le prix d'entrée fut fixé à 40 000 couronnes. Tout l'argent récolté ainsi devait aller directement à environ 3 000 familles réduites à l'extrême misère et qui mourraient sûrement de faim si elles ne pouvaient être promptement secourues.

Nous sommes allés voir M. Huszar dans son bureau installé au Parlement pour avoir quelques renseignements précis sur son activité et sur la misère de Budapest. Ce qu'il nous a dit sur cette dernière nous a remplis d'horreur, car on se demande vraiment comment de telles choses sont possibles au ^{XX}e siècle, et ce qu'il nous confia sur son travail nous a fait faire des réflexions amères. En effet, malgré tous les beaux résultats obtenus, on a l'impression que tous les efforts de la société hongroise sont impuissants à remédier au mal. Les secours distribués arrachent quelques victimes à la mort pour un peu de temps et il faut recommencer demain et chaque jour à leur accorder une miette pour prolonger leur existence pénible. Si l'on distribuait aujourd'hui

la fortune des plus riches Hongrois parmi les indigents, ceux-ci mangeraient à leur faim pendant quelques semaines et leur dénuement recommencerait plus terrible que jamais.

Mais écoutons M. Huszar lui-même nous dépeindre cette misère : « Depuis des mois et des mois, je visite personnellement les lieux de misère, et ce que j'ai vu dépasse toute imagination. Des milliers d'êtres humains meurent lentement de faim, de froid, de maladies, dans des locaux où ils sont entassés comme des bêtes, dans une atmosphère pestilentielle. J'ai vu des maisons où toutes les familles étaient tuberculeuses et qui ressemblaient à des asiles de pestiférés. Des familles de dix à quinze enfants n'ont pas un morceau de pain à la maison et doivent le mendier jour par jour. »

Puis, feuilletant ses dossiers, qui contiennent la liste des familles qui ont besoin d'un secours immédiat pour ne pas mourir, il lit au hasard : « B. Sz., ouvrier, âgé de 72 ans, vit tout seul,

il a les mains et les pieds gelés et se roule, impuissant, sur une paille humide. D. G., ouvrier d'usine, gagne 250 couronnes par semaine, sa femme est alitée depuis des années. Sur vingt enfants qu'ils ont eus, trois seulement sont restés vivants. P. A., veuve d'un médecin, âgée de 67 ans, tout à fait abandonnée. Vit au jour le jour de la vente des bibelots qui lui restent encore. Quand elle aura tout vendu, il ne lui restera plus qu'à mourir. La veuve R. I., blanchisseuse, doit gagner son pain et celui de ses cinq petites filles qu'elle n'arrive pas à habiller. Deux paillasses composent tout son ameublement. Mme L. B., âgée de 72 ans, possède une petite retraite insuffisante pour se nourrir. F. J., avocat, âgé de 64 ans, s'est adonné à la boisson pour oublier sa misère. Ses deux jambes sont paralysées. K. H., ouvrier, père de huit enfants, ne gagne que 450 couronnes par semaine (6 francs à peine). Mme C. A., âgée de 73 ans, veuve depuis quelques jours, son mari ne pouvant plus supporter la misère, s'est suicidé. G. H., couturière, phthisique, a vendu jusque sa dernière chemise pour pouvoir donner à manger à son enfant malade. S. L., âgé de 68 ans, incapable de travailler. Il a été retrouvé plusieurs fois dans la rue où il était tombé de faiblesse, n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours.

On pourrait prolonger à l'infini cette liste lugubre. Les quelques cas cités sont des cas typiques, que l'on peut constater par milliers.

Il y a dix-huit mois, M. Huszar avait fait une collecte qui avait rapporté 140 millions de couronnes, distribués immédiatement. Mais la situation économique du pays empirant de jour en jour, la détresse ne fait qu'augmenter. Depuis la fin de la guerre, le prix des denrées indispensables et des objets de première né-

cessité a augmenté de 100 % en moyenne, alors que les salaires des ouvriers n'ont pu être augmentés que de 40 %. La situation des fonctionnaires n'est pas meilleure, puisque l'Etat est incapable d'augmenter leur salaire dans la proportion du renchérissement de la vie. Ils gagnent en moyenne 3 000 couronnes par mois (environ 50 francs de notre monnaie), alors que pour vivre bien modestement il en faut bien 5 000 à l'heure actuelle. Aussi vivent-ils d'expédients, en attendant des jours meilleurs.

L'œuvre de l' « Hôte invisible » que M. Huszar a mise en train a rapporté 13 millions de couronnes qui furent distribués par mille couronnes à 2 800 familles. Dans bien des cas, l'argent expédié par mandat est revenu avec la mention « décédé », le destinataire étant mort de faim avant l'arrivée du secours attendu. Et notre cœur se resserre à l'idée que peut-être une génération d'hommes jeunes encore, d'enfants faits pour la joie, s'en iront ainsi, car le secours attendu ne sera pas venu.

La « Soupe populaire française »

Après cet entretient déprimant avec M. Huszar, nous sommes allés visiter le couvent des religieuses françaises (Sœurs de la Mission de Sainte-Marie) où nous avons constaté le même effort sublime pour aider avec d'humbles moyens à diminuer la misère implacable et où nous avons vu défilé une faible partie de ces pauvres hères, famétoques et lamentables, dont nous a parlé M. Huszar.

A l'entrée du couvent, une inscription en français : « Soupe populaire française », et une longue file d'être pitoyables, vêtus de haillons : enfants, femmes, vieillards. La supérieure, une dame aux manières distinguées, nous reçoit et nous explique la manière dont fonctionne leur œuvre : « Nous nourrissons 100 personnes par jour. Evidemment, c'est presque rien en comparaison de la misère affreuse qui ravage Budapest, mais malheureusement nous ne pouvons faire davantage, nos ressources étant très restreintes. C'est grâce à M. Fouchet, haut commissaire français, que nous avons pu fonder cette œuvre modeste. Sur son initiative, quelques grandes dames de Paris ont organisé une soirée de bienfaisance, et c'est avec l'argent rapporté par cette soirée que nous avons pu arracher à la mort une centaine de malheureux. Actuellement, M. Doulcet, notre ministre, s'occupe avec zèle de nous trouver de nouvelles ressources pour continuer l'œuvre de la « Soupe populaire française ».

La supérieure, Marie della Stroda, nous explique ensuite que le couvent a une vingtaine de jeunes orphelines qui apprennent à coudre et à broder, et une cinquantaine d'enfants qui reçoivent une instruction gratuite. Elle nous parle ensuite des malheureux qui viennent

prendre leur repas au couvent. Parmi ces pensionnaires, il y en a plus d'un qui était riche ou aisé autrefois. Des professeurs en retraite des petits fonctionnaires. La vue de la misère de ces gens habitués au bien-être est plus triste encore que celle des malheureux qui peinent depuis leur naissance, car ces derniers souffrent moins de leur dénuement actuel.

Et nous quittons ce petit coin de France avec le même sentiment de reconnaissance et d'admiration pour ces âmes généreuses que nous avons ressenti déjà en quittant M. Huszar, mais aussi avec le même sentiment de découragement et de stupeur, car nous songeons avec angoisse à tous ceux que les œuvres charitables ne peuvent secourir, à tous ceux qui sont déjà morts et qui mourront encore sans avoir été secourus.

En effet, en Hongrie, comme en Autriche, on ne peut vaincre la misère par la philanthropie. Pour la faire cesser, il faudrait aider au relèvement économique de ces pays ruinés par la guerre et ses conséquences terribles. Œuvre de longue haleine, œuvre difficile, et qui n'est pas malheureusement du ressort des religieuses à l'âme charitable, mais dépend de la bonne volonté et de la clairvoyance des hommes d'Etat et des économistes de toute l'Europe. Or, ceux-ci ont bien souvent l'âme moins sensible que les philanthropes que nous avons vus à l'œuvre. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à ouvrir les journaux politiques et y suivre avec attention les communications concernant le règlement de la paix.

J. G.